



CERCLE ALGERIANISTE

1 rue Général Derroja

66000 PERPIGNAN

04 68 53 94 23

secretariat@cerclealgerianiste.fr

NOS PORTRAITS DE FRANCE

Ces personnalités qui ont tant apporté à l'Algérie et à la France risquant parfois leur vie jusqu'à la perdre par amour pour elle.

Toutes méritent la reconnaissance de la Nation française.

“

*Quand le passé n'éclaire plus l'avenir,
l'esprit marche dans les ténèbres.*

”

Alexis de Tocqueville



Robert ABDESSELAM

*El Biar (Algérie) - 1920
Paris - 2006*

**sportif
avocat
homme politique**

Robert ABDESSELAM est né d'un père kabyle, Mehana Abdesselam, avocat à la Cour d'appel de Paris, et d'une mère française, Marguerite Tedeschi, peintre renommé issu de la bourgeoisie parisienne. Il grandit à El-Biar et découvre le tennis qui va devenir sa passion.

Il fait ses études secondaires au lycée d'Alger et au lycée Janson-de-Sailly à Paris. Il suit ensuite des cours à Sciences Po et obtient une licence en droit à la faculté de droit de Paris. Il continue parallèlement le tennis et devient l'un des meilleurs joueurs français. Il est champion de France junior à deux reprises en 1937 et 1938, puis champion du monde universitaire en 1939.

Durant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il atteint son meilleur niveau, il rejoint Alger en 1942 après le débarquement allié en Afrique du Nord. Il participe à la campagne d'Italie au sein du Corps expéditionnaire français du maréchal Juin. Il est cité plusieurs fois et obtient la Croix de guerre 1939-1945 et la Bronze Star Medal américaine.

Lorsque la guerre se termine, sa carrière internationale de joueur peut reprendre. Il reste longtemps deuxième meilleur joueur français et est sélectionné quatorze fois en Coupe Davis de 1947 à 1953. Il atteint les huitièmes de finale en 1938 et 1947, puis les quarts de finale en 1949 des Internationaux de France (Roland Garros). En 1947 il est huitième de finaliste au Tournoi de Wimbledon. De 1946 à 1963, il est également avocat à la Cour d'appel d'Alger.

En 1956, il décide de mettre un terme à sa carrière sportive et de se consacrer à la politique. Il est élu député d'Alger en 1958.

Le 5 mai 1960, il survit à un attentat du FLN malgré les sept balles reçues.

Après l'indépendance de l'Algérie en 1962, Robert Abdesselam abandonne la politique pour se consacrer à sa profession d'avocat international. Il participe notamment au développement de la société Lacoste à l'étranger.

De 1968 à 1974, il est vice-président de la Fédération française de tennis puis, de 1975 à 1976, de la Fédération internationale de tennis.

Il meurt à Paris le 26 juillet 2006.



Renée ANTOINE

L'Hillil (Algérie, Oranie) -1896

Aix-en-Provence -1988

médecin ophtalmologiste

Après des études de médecine à Alger, Renée ANTOINE y ouvre un cabinet d'ophtalmologie.

Dès 1928 elle crée des centres de consultation spécialisés pour la Femme et l'Enfant, ciblant plus particulièrement les populations les plus déshéritées.

Parlant et écrivant couramment l'arabe, elle est sollicitée pour diriger la lutte contre les ophtalmies et plus particulièrement le trachome dans les secteurs de Tizi Ouzou puis de la Mitidja.

En 1944, à l'invitation des Soeurs Blanches qui soignent les populations locales dans des dispensaires, elle organise et dirige une mission saharienne itinérante.

Loin des sphères académiques et du monde fermé des « mandarins » de la médecine, de 1946 à 1962 elle se jette dans une véritable croisade sanitaire au cours de laquelle elle effectue 92.000 kilomètres, donne 43.000 consultations et procède à 4.000 opérations, dans des conditions particulièrement rigoureuses du fait de l'éloignement des centres médicaux et hospitaliers classiques.

Certains s'étonnent de son détachement des choses de la vie et de son engagement total auprès des populations du bled. Ses proches témoigneront de sa foi profonde et de sa pratique des vertus chrétiennes qui donnaient à l'exercice de son art une connotation quasi mystique la poussant dans une croisade sans fin. Ne disait-on pas qu'elle était animée d'une ardeur missionnaire.

D'autres verront dans ce don total, un apostolat, voire une vie consacrée à l'image de celle de laïcs se mettant au service de communautés religieuses régulières. C'est en effet une foi inébranlable qui l'anima jusqu'à son dernier souffle.

L'Indépendance de la province proclamée, elle ouvre un cabinet à Aix-en-Provence où s'achèvera sa vie, non sans avoir privilégié de ses soins affectueux les communautés musulmanes arrachées à leurs villages d'origine pour avoir servi fidèlement la France.



Lucien BAUDENS

Aire-sur-la-Lys (62) - 1804

Paris -1857

médecin

Jean Baptiste Lucien BAUDENS voit le jour le 3 avril 1804 à Aire sur la Lys dans le Pas de Calais.

Elève brillant, il est reçu à l'école impériale du service de santé militaire de Strasbourg avant d'être affecté à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris pour achever son doctorat.

Frais émoulu, il est nommé en Algérie au lendemain de la prise d'Alger. Doté d'un excellent sens de l'observation et d'une imagination créative sans limites, il va multiplier les innovations tant pratiques (invention du cacolet pour le transport des blessés) que chirurgicales (traitement des plaies par armes à feu, utilisation du chloroforme comme anesthésique, nouveaux modes opératoires en matière d'amputation, de réduction de fractures, de hernies étranglées).

Selon ses vœux, ces innovations bénéficient immédiatement à la médecine civile.

Il crée en 1833 la première école de médecine d'Alger. Il est également l'auteur de nombreux travaux scientifiques.

Promu inspecteur des services de santé des armées, il va participer à la campagne de Crimée où sévissent des épidémies de choléra et de typhus.

C'est de ce dernier que Baudens périra à Paris le 27 décembre 1857 à seulement 57 ans.

Brillant chirurgien, souvent comparé à Dominique Larrey quant à l'importance de ses découvertes, ne mériterait-il pas une statue, une avenue, une rue, une impasse, en France ou dans sa ville natale dont la bibliothèque se flatte de détenir un exemplaire dédié de son ouvrage « *Relation de l'expédition de Constantine* ».



**André
BERTHIER**

Beaumont-sur-Oise - 1907

Versailles - 2000

**archiviste
archéologue**

Au sortir de l'Ecole Nationale des Chartes (promotion 1931) **André BERTHIER** est affecté à Constantine au poste d'archiviste départemental.

Il assume par ailleurs la fonction de conservateur du musée de la ville et celle de directeur de la circonscription archéologique de Constantine.

C'est à ce titre qu'il décide le lancement de fouilles sur de nombreux sites qui conduisent notamment à la mise à jour d'une cinquantaine d'édifices paléochrétiens de la Numidie centrale.

Il mène par ailleurs des fouilles sur le site préhistorique de Mechta-el-Arbi et met à jour les sites puniques d'El Afra et de Sidi M'Cid.

Son principal chantier reste celui de Tiddis (1940-1973) qui s'avère être l'une des villes romaines les plus importantes de l'Afrique du Nord bien que les fouilles aient été interrompues.

André Berthier restera dans l'histoire comme l'un des plus importants archéologues d'Algérie.

Il est élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1961. À cette époque, il occupe le poste de conservateur régional des Archives de l'Est algérien. Après l'indépendance de l'Algérie, il garde son grade et reste payé par le gouvernement français comme coopérant. Ce n'est qu'en 1971 qu'il lui est proposé un poste aux Archives nationales à Paris.

Il termine sa carrière comme conservateur en chef aux Archives nationales (1973-1978).

En 1944 il avait participé à la campagne d'Italie où il avait obtenu la médaille militaire.



Louis BERTRAND

Spincourt -1866

Antibes - 1941

professeur agrégé de lettres
écrivain, romancier
académicien

Louis BERTRAND, né en 1866 à Spincourt, près de Verdun, restera attaché à ses origines lorraines tout en se passionnant pour le passé de l'Afrique du Nord.

En 1922, lors d'une conférence qu'il donnait à Alger, il s'étonnait encore que les Français connaissent si peu l'histoire de cette province qui avait été romaine et chrétienne avant d'être dominée par l'Islam.

Après avoir suivi des études classiques de lettres et les cours de l'Ecole Normale Supérieure, il avait passé l'agrégation ; il enseigna ensuite dans les lycées de Bourg-en-Bresse, Aix-en-Provence et Alger : ville dans laquelle il séjourna de 1891 à 1900.

Le professeur Louis Bertrand adaptait très librement le programme pédagogique officiel à ses propres goûts littéraires, ce qui lui valut de nombreux désaccords avec sa hiérarchie. Il s'en accommoda en se consacrant de plus en plus à l'écriture et finit par quitter l'enseignement.

Outre ses essais consacrés à l'empreinte de Rome en Méditerranée, à l'Orient, et sa collaboration à divers journaux comme « *Le Figaro* » et « *La Revue de Paris* », il publia des biographies dont celles de Louis XIV, Philippe II et Saint Augustin qui connurent un grand succès.

Il publia également des romans qui lui furent inspirés par son séjour à Alger. La connaissance très approfondie des hommes du peuple d'Algérie qu'il avait côtoyés quotidiennement, celle d'Alger la Blanche et des pistes du bled, a nourri des romans comme *La Cina*, *Pépète le bien aimé* et *Le Sang des races*.

Ce dernier ouvrage met en scène les rouliers, la plupart d'origine espagnole, en route vers le Sud, leur vitalité, leur force et leurs passions. Homme de lettres aux habitudes raffinées, il fut assez curieux de leur vie rude pour prendre la route avec ces charretiers afin de découvrir l'éprouvante équipée que constituait chaque voyage.

En 1925 Louis Bertrand sera élu à l'Académie française sous le double parrainage de Paul Bourget et du maréchal Lyautey. Il achèvera sa vie à Antibes en 1941.



Bachaga Said BOUALAM

Souk-Ahras (Algérie) - 1906

Mas Thibert (Arles) - 1982

militaire
député de
l'Assemblée nationale
Croix de la Valeur militaire
Croix de guerre 1939-1945

Said BOUALAM est né dans une famille de notables d'une tribu berbère. Il effectue sa scolarité en métropole dans les écoles militaires d'enfants de troupe de Saint Hippolyte-du-Fort et de Montreuil (1919-1924).

Choisissant la carrière des armes il s'engage et est bientôt affecté comme lieutenant au 1^{er} Régiment de Tirailleurs Algériens. Sa participation aux combats de la Seconde Guerre mondiale lui vaut d'être promu capitaine, et de devenir commandeur de la Légion d'honneur à titre militaire.

Rendu à la vie civile il est nommé successivement aga et bachaga de sa tribu d'origine les Beni Boudouane de l'Ouarsenis. En mai 1958, il est non seulement élu député mais aussi à quatre reprises vice-président de l'Assemblée nationale.

Cette consécration qui bat en brèche la doxa décolonisatrice et tiers-mondiste, lui vaut une tentative d'assassinat de la part du FLN, le 26 mars 1959. Symbole d'une Algérie nouvelle et fraternelle indéfectiblement liée à la France, il devient l'une de ses cibles privilégiées. Cela lui vaut de vivre désormais sous la menace permanente d'un attentat. Sa famille elle-même ne sera pas épargnée. Dix-sept de ses membres dont un fils, paieront de leur vie leur fidélité.

En 1960, les nouvelles orientations de la politique présidentielle le poussent dans l'opposition et le portent à la présidence du Front Algérie Française. Fidèle jusqu'au bout à ses convictions, il est démis de son mandat le 3 juillet 1962.

Réfugié en Camargue, au Mas Thibert, il s'investit désormais dans des actions visant à l'amélioration du sort des Français musulmans et à leur réinsertion dans un environnement hostile qu'ils découvrent ainsi qu'à la réhabilitation de ceux ayant servi sous le drapeau français. Le retentissement des trois ouvrages qu'il y consacre contribue à ébranler une partie de l'opinion jusqu'alors mal informée, sinon manipulée, qui assimile ces hommes à de vulgaires collaborateurs. C'est dans ces circonstances qu'il crée le Front national des rapatriés français de confession musulmane.

Dernier acte d'une vie consacrée au service de la France, il est nommé en 1979 à la Commission nationale chargée de l'étude des problèmes des Français musulmans.



Jean BRUNE

Aïn-Bessem (Algérie) - 1912
Nouméa - 1973

journaliste
dessinateur
écrivain

Jean BRUNE est né un an avant Albert Camus, qu'il côtoiera plus tard au Grand lycée d'Alger, et avec qui il tissera des liens subtils, au-delà des engagements différents qu'ils prendront durant les années 30.

Elevé par une grand-mère et une tante après avoir perdu sa mère, en absence d'un père itinérant trop pris par ses diverses fonctions dans le bled, il sera lui-même un enfant, puis un homme de ce bled dans lequel il a forgé sa personnalité à travers ses connaissances et ses liens humains, notamment avec la communauté kabyle, qui surmonteront même l'atroce blessure des années de feu et de sang 1954-1962.

Artiste dans l'âme, passionné, ombrageux, bohème pourtant épris d'ordre, exerçant un véritable magnétisme auprès de ses entourages successifs, notamment auprès des Humbles, dont il appréciait au plus haut point la compagnie, ayant en horreur « les cuistres », les « fantoches », les esprits étroits, il avait le pouvoir d'élever ceux qui l'écoutaient, de leur rendre l'estime d'eux-mêmes.

Remarquable dessinateur, il aimait la fréquentation des peintres et sculpteurs, à Alger comme à Paris. Il avait tâté du théâtre. On put dire de lui qu'il était « un touche-à-tout de génie ». C'est pourtant comme journaliste qu'il allait être connu, rédacteur en chef de la « *Dépêche Quotidienne d'Algérie* » à Alger. Il y inaugura une série de grands reportages, notamment sur la Kabylie, et de grandes études, telle celle sur Saint-Augustin (lui, l'agnostique farouche !), d'une stupéfiante profondeur de vues, associées à une vision quasi prophétique des choses.

Ce fut le drame de l'Algérie dans l'épreuve que Jean Brune, qui s'y connaissait en guerre pour avoir fait dans les chars partie de l'Armée d'Afrique qui contribua à la libération de la France, qui allait faire de lui un écrivain. Son premier ouvrage, « *Cette Haine qui ressemble à l'Amour* » marque l'Histoire de cette époque, et recèle même pour le lecteur d'aujourd'hui, des clés de compréhension des affrontements du temps présent.

Jean Brune, archétype du Français d'Algérie, fut sans doute tout autant un « Algérien Français » de coeur et d'âme.



**Ali
CHEKKAL**

Mascara (Algérie) - 1896
Paris - 1957

avocat
homme politique

Ali CHEKKAL Né dans une famille modeste il est scolarisé à Mascara, avant de poursuivre ses études au lycée d'Oran. Il obtient une licence en droit à l'université d'Alger. Jeune avocat il s'inscrit au barreau de Mascara dont il deviendra bâtonnier. Il est élu à l'Assemblée algérienne le 4 avril 1948. Il en assumera la vice-présidence à plusieurs reprises.

Au lendemain des événements de novembre 1954, il affirme sa foi « *en une communauté franco-musulmane vivant sous la protection du drapeau tricolore* »

Il se dit partisan d'un système de représentation égalitaire permettant le maintien de l'équilibre entre les deux communautés, ce qui adviendra quelques mois plus tard avec l'instauration de la V^{ème} République et sa constitution novatrice.

Sa connaissance fouillée du dossier l'impose au sein de la délégation française, qui en novembre 1956, se rend à New York pour défendre sa politique devant l'ONU. Notamment sous la pression d'Etats du Tiers Monde, elle a inscrit la question algérienne à son ordre du jour. Sa présence active et le témoignage qu'il apporte sur l'œuvre de la France en Algérie, sur la nature des événements qui s'y déroulent et plus particulièrement le sort que fait subir l'ALN aux populations civiles tant européennes que musulmanes, lui valent une condamnation à mort par le FLN. Comment ne sanctionnerait-il pas un homme affirmant publiquement ne pas comprendre l'intérêt d'instaurer un véritable Etat indépendant et soulignant l'importance d'une population européenne, certes minoritaire mais composée de pionniers qui ont contribué à fonder l'Algérie et à créer et développer son économie, son agriculture, ses installations logistiques, sanitaires et éducatives jusqu'à les rendre comparables à celles existant en France métropolitaine.

Sa disparition devient une priorité pour le F.L.N. Son assassinat à la sortie du stade de Colombes où il vient d'assister à la finale de la coupe de France, au côté du président Coty ne fait que s'inscrire dans la logique de terreur rigoureusement mise en œuvre pour créer une fracture irréparable entre les communautés. Faut-il souligner que 90% des victimes des actions ordonnées par le FLN auront été musulmanes.



Joseph de Goislard de Monsabert

Libourne - 1887

Dax - 1981

**général d'armée
homme politique**

Joseph de Goislard de Monsabert est né le 30 septembre 1887 à Libourne au sein d'une famille de militaires. Il intègre l'école militaire de Saint-Cyr en 1907. Volontaire pour servir dans l'Armée d'Afrique, il est affecté au Maroc, pendant la Grande Guerre où il sert dans des régiments de zouaves.

Au sortir de l'Ecole Supérieure de Guerre il demande une nouvelle affectation en Afrique du Nord. Ce sera le commandement de la 5^{ème} Brigade d'Infanterie, commandant la subdivision de Miliana.

Au lendemain de l'opération Torch menée par les troupes américaines il participe activement à la constitution des Corps Francs d'Afrique qui regroupe en grande partie, les effectifs des Chantiers de Jeunesse qui discrètement et pendant des mois avaient préparé la reprise des combats. Il en prend le commandement le 25 novembre 1942. S'étant vu confier le commandement de la 3^{ème} Division d'Infanterie Algérienne, il participe au refoulement des troupes allemandes à Bizerte et libère Tunis.

Toujours à la tête de la 3^{ème} D.I.A., suscitant la confiance et l'admiration de ses hommes, il mène la campagne d'Italie et enlève la crête du Belvédère qui constitue une étape déterminante vers la victoire. Il prend part au débarquement de Provence, à la prise de Toulon et de Marseille. Puis commandant le 2^{ème} Corps d'armée, il franchit le Rhin et s'empare de Stuttgart. Il devient le premier commandant supérieur des troupes françaises d'occupation en Allemagne. L'âge de la retraite venue il est élu dans les Pyrénées-Atlantiques député sous l'étiquette du R.P.F. C'est sous cette bannière qu'il siège au sein de la Commission parlementaire de la Défense nationale.

Chef militaire reconnu et apprécié pour son autorité naturelle, privilégiant une affectation à des commandements de terrain en Afrique du Nord plutôt qu'à des postes en états-majors, il a tout au long de sa carrière commandé des troupes musulmanes. Il les a profondément aimées et elles le lui ont bien rendu. C'est ce qui le conduit à rompre avec le général De Gaulle dont il ne comprend plus la politique algérienne. En 1960 il se prononce pour le maintien de l'Algérie française avant de condamner les accords d'Evian et d'adresser le 2 avril 1966 une lettre au président de la République l'adjurant de faire voter l'amnistie des condamnés pour l'Algérie française qui n'ont fait que poursuivre la route qu'il avait tracée au lendemain des événements de mai 1958 et confirmée lors de « ses tournées des popotes ».

Jamais l'adjonction du qualificatif « l'Africain » au patronyme d'un soldat métropolitain n'aura été plus méritée, tant il se consacra avec passion à ces terres du Maghreb et aux hommes qui lui étaient confiés.



**Louis
FRANCHET d'ESPEREY**

*Mostaganem (Algérie) - 1856
Saint-Amancet (81) - 1942*

maréchal de France

Louis Félix Marie FRANCHET d'ESPEREY est né à Mostaganem (Algérie) en 1856. Après avoir fait une partie de sa scolarité aux lycées Hoche et Sainte-Geneviève de Versailles, il sort de Saint-Cyr en 1876 et est affecté au 1^{er} régiment de tirailleurs algériens.

En 1881 il est admis à l'école de guerre avant de participer aux campagnes du Tonkin et de Chine contre les Boxers.

Promu général de division en 1912 il est affecté au Maroc.

Lorsque la Grande Guerre survient, il participe aux opérations défensives imposées à l'armée française. Joffre souligne dans ses Mémoires que « son rôle mérite d'être souligné devant l'histoire. C'est lui qui a rendu possible la victoire de la Marne ». Le 18 juin 1918, Franchet d'Espèrey prend le commandement des troupes d'Afrique du Nord engagées en Orient dans une opération de contournement lancée le 18 mars 1915. Il considère aussitôt que le théâtre d'opération, particulièrement escarpé, devrait convenir à ses troupes, familières des djebels. Son idée est d'engager une action de rupture sur la montagne du Dobropolge qui culmine à 1800 mètres. La brèche réalisée puis élargie permet de contourner et de déborder les troupes austro-allemandes qui doivent capituler. Franchet d'Espèrey propose alors de foncer sur la Bavière mais l'armistice du 11 novembre 1918 rend ce projet caduc qui, mené à son terme aurait pu selon certains géopoliticiens, empêcher la 2^{ème} Guerre mondiale. Cette campagne audacieuse évoque irrésistiblement celle menée en Italie en 1944 par le Corps Expéditionnaire du maréchal Juin pour percer la Ligne Gustav.

Elevé à la dignité de maréchal de France le 19 février 1921, il devient inspecteur des troupes d'Afrique du Nord.

Admis à la retraite il fonde « le Comité des amitiés africaines » qui vient en aide aux militaires d'Afrique du nord.

Il est inhumé à Saint-Louis des Invalides.



André GRECK

Alger -1912

Paris -1993

sculpteur

André GRECK est né à Alger le 24 février 1912. Il fréquente l'école primaire de la rue Horace Vernet, mais n'est pas un bon élève. Supportant difficilement les contraintes scolaires, il lui arrive de faire l'école buissonnière... Il a envie de peindre !

Sa mère découvrant les goûts artistiques de son fils, le présente au sculpteur Alaphilippe, qui consent à le prendre en stage durant six mois.

C'est la copie d'une tête de Donatello, (Niccolo de Uzzano) approuvée par le maître, qui décide de sa vocation. Il sera sculpteur. Cinq années s'écoulent, années de patiente initiation. Il suit les cours du peintre Léon Cauvy à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts d'Alger.

A 18 ans, André Greck bénéficie d'une bourse du Gouvernement Général de l'Algérie. Débordant d'enthousiasme, il va exercer la sculpture à Paris.

Reçu premier au concours d'admission, il est accueilli dans l'atelier de Jean Boucher. Se sentant tout d'abord transplanté dans un nouvel univers, il ne tarde pas à s'épanouir et à apporter un élément nouveau dans un atelier un peu assoupi dans la tradition.

De retour à Alger, en 1935, à 23 ans, candidat au Prix de Rome, il obtient le Deuxième Second Grand Prix pour son remarquable « *Christ dépouillé de ses vêtements* ». L'année suivante, autre thème religieux, « *Christ livré aux bêtes sous Néron* ». Il obtient alors le Premier Grand Prix de Rome.

En 1937-1939 il est pensionnaire de la Villa Médicis.

Le 5 juillet 1962 son atelier est pillé « en l'honneur » de l'Indépendance algérienne.

Il rentre alors en métropole où il est nommé successivement professeur de dessin à l'Ecole des Beaux-Arts de Dijon puis de Paris.

Il est notamment l'auteur du monument au maréchal Juin, place d'Italie à Paris et d'un buste de Georges Brassens.



Augustin-Belkacem IBAZIZEN

*Aït Laarba (Algérie) -1897
Paris - 1980*

**avocat
homme politique
homme de lettres**

Augustin-Belkacem IBAZIZEN naît le 17 mai 1897 dans un village de Kabylie, Ait Laarba au sein d'une famille d'instituteurs de la tribu kabyle des Aït-Yenni.

Lors de la Première Guerre mondiale, il s'engage en 1917 et sert comme aspirant dans un régiment de tirailleurs algériens. Il est cité et décoré de la Croix de Guerre.

Après sa démobilisation en 1920, il s'installe à Paris et suit des études de droit et de lettres à la Sorbonne.

Attiré par le christianisme il abandonne le statut personnel et opte pour la pleine citoyenneté française pour se faire baptiser sous le prénom d'Augustin.

De 1924 à 1928, il est avocat-stagiaire au barreau de Paris puis, de 1929 à 1939, il exerce à la cour de Tizi-Ouzou dont il devient en 1937, le premier bâtonnier kabyle.

En 1939, il est à nouveau mobilisé comme capitaine au 9^e régiment de tirailleurs algériens, puis est affecté aux affaires militaires musulmanes.

Après l'armistice de 1940, il reprend sa profession d'avocat à Blida et épouse une universitaire d'origine métropolitaine qui enseigne à Alger.

De 1932 à 1936 il milite au sein des « Croix de Feu » né des mouvements d'anciens combattants de la Grande Guerre.

En 1939 il est mobilisé comme capitaine au sein du 9^{ème} Régiment de Tirailleurs Algériens avant d'être affecté aux affaires militaires musulmanes.

En 1949 il est élu au Conseil général d'Alger-Maison Carrée, puis en 1953 à l'Assemblée de l'Union Française. Très affecté par les événements de mai 1945 et de la Toussaint rouge de 1954, il prend position pour l'Algérie française.

En 1959 il est nommé membre du Conseil d'Etat où il termine sa carrière.

Dans ses Mémoires, Augustin se montre « fidèle aux sentiments et aux idées de toute sa vie : attachement à sa petite patrie kabyle, en dépit de son « retard millénaire », attirance irrésistible vers la France, sa culture, ses maîtres intellectuels et spirituels et la religion du Christ ». Il est l'auteur du : « *Le Pont de Bereq'Mouch* » et « *Le testament d'un Berbère* ».



Mourad KAOUAH

*Aumale (Algérie) - 1919
Perpignan - 1989*

**sportif
homme politique**

Mourad KAOUAH est né le 11 avril 1919 à Aumale en Kabylie.

Il est le fils d'un officier de cavalerie qui fut décoré pour ses actes, lors de la Première Guerre mondiale. Son frère capitaine tombe au champ d'honneur durant la guerre 39-45. Sur dix-sept membres de sa famille présents sous les drapeaux à cette période, plusieurs tombèrent au combat. Son grand père avait été chevalier de la légion d'honneur en 1884.

Ecole primaire à Aumale, études secondaires à Dellys, puis supérieures à Alger. Fin lettré, il choisit pourtant le métier des armes. Il obtient le grade de capitaine.

Pendant la guerre de 39-45, il combat en Tunisie en 1942, puis dans le Corps Expéditionnaire Français en Italie, ainsi que dans diverses campagnes sur les fronts de France ou d'Algérie. (Croix de guerre et 3 citations).

Rendu à la vie civile, il exerce la profession de caissier-comptable à l'EGA (Electricité Gaz d'Algérie) et parallèlement s'engage en politique. Il sera adjoint au maire de Saint-Eugène, dans la banlieue d'Alger.

Appartenant au groupe politique Unité de la République, il est élu député d'Alger-Ville (1^{ère} circonscription) aux élections législatives du 30 novembre 1958. Il siégera sur les bancs de l'Assemblée nationale du 9 décembre 1958 jusqu'au 3 juillet 1962, date de fin de mandats des départements d'Algérie.

Si Mourad KAOUAH était plus connu comme homme public, il fut aussi un grand sportif qui s'était taillé une solide réputation comme joueur de football en Algérie dans l'équipe de l'Olympique à Hussein-Dey, puis à l'Association Sportive Saint-Eugènois comme gardien de but.

En 1962, il s'installe à Paris où il occupe un poste à l'EDF. Préoccupé par le sort des Français musulmans et particulièrement celui des Harkis, il tentera pendant plus de 25 ans et par tous les moyens d'obtenir la nationalité française pour de très nombreux Harkis.

Il meurt subitement à Perpignan au mois d'avril 1989 à l'âge de 70 ans alors qu'il se rendait à un rassemblement associatif de Français d'Algérie.



Rabah KHELIF

Rebeval (Algérie) -1933

Lyon -2003

militaire

Rabah KHELIF est fils d'officier, il suit donc tout naturellement le cursus de l'école des enfants de troupe de Koléa. A 18 ans, au sortir de cet établissement il contracte un engagement dans l'armée française avant d'être affecté en Indochine. Il participe à la bataille de Dien Bien Phu où il est blessé et porté disparu.

C'est dans le cadre d'une opération humanitaire menée par la Croix Rouge qu'il est retrouvé six mois plus tard. Après une convalescence qui lui permet de recouvrer la plénitude de ses moyens physiques il peut être réaffecté dans une unité combattante qui opère en Algérie.

Le 5 juillet 1962 à Oran, malgré les ordres donnés par le commandement français, il libère avec sa section du 30^{ème} bataillon de chasseurs portés, plusieurs centaines d'Européens menacés de mort. Devant le spectacle de ces vieillards, de ces femmes, de ces enfants qui attendent d'être embarqués vers une destination inconnue, il se précipite à la préfecture voisine où il apostrophe, non sans audace, le préfet nommé par le GPRA en des termes on ne peut plus crus : *« Je vous donne trois minutes pour faire libérer ces gens-là sinon je ne réponds plus de rien. »* Courageux mais pas téméraire, le tout nouveau haut fonctionnaire obtempère. Les otages libérés, il se retrouve livré à la vindicte d'une populace frustrée. Il est alors blessé par des civils algériens avant que ses hommes ne viennent l'arracher à leurs mains.

Symbole d'une période que caractérise la perte des valeurs fondamentales de l'Armée, le général Katz, commandant la place d'Oran, le met aussitôt aux arrêts de rigueur pour désobéissance à ses ordres (*« Si vous n'étiez pas un Arabe, je vous casserais. »*). L'admonestation ignoble de ce général n'empêche pas le colonel Nicolas, commandant le sous-secteur d'Oran et le 67^{ème} Régiment d'Infanterie de le citer on ne peut plus élogieusement : *« Calme, énergique et discipliné, a fait preuve des plus belles qualités de chef et d'homme. »*

Sa prétendue « insubordination » brisera sa carrière. C'est avec le grade de capitaine qu'il quittera l'armée en 1967.

Il consacra le restant de ses jours à la défense de l'honneur des militaires musulmans ayant servi dans l'armée française. Pour faciliter leur intégration, avant de les protéger contre les menées des mouvements islamistes qui émergent dans les années 90, il fonde l'Union Nationale des Anciens Combattants Français Musulmans dont il assurera la présidence jusqu'à sa mort.



Charles LAVIGERIE

Huire (40) -1825

Alger - 1892

prélat

Charles LAVIGERIE voit le jour au sein d'une famille voltairienne, « *laicarde* », sinon « *franc-maçonne* ».

C'est dans cet environnement hostile à la religion qu'il perçoit pourtant, à 13 ans, un appel au sacerdoce auquel les siens ne s'opposeront pas.

Séminaire à Paris (Saint-Nicolas du Chardonnet et Saint-Sulpice), ordination en 1849. Il poursuit des études supérieures avant d'être nommé professeur de l'Histoire de l'Eglise à la Sorbonne.

Nommé directeur de l'œuvre d'Orient, il voyage et c'est ainsi qu'il rencontre Abd-el-Kader à Damas.

En 1863 il devient évêque de Nancy mais à la demande de Mac Mahon, alors gouverneur général de l'Algérie, il accepte la charge du diocèse d'Alger en novembre 1866.

Il souhaite ardemment faire revivre l'Eglise d'Afrique du Nord qui a donné tant de fruits à l'époque romaine. Mais il se trouve immédiatement confronté à l'hostilité des chefs militaires dont nombreux appartiennent à la franc-maçonnerie et qui défendent « la religion mahométane » comme le stipulaient les textes de juillet 1830.

Le seul point positif qu'obtient le prélat, c'est l'autorisation de développer des actions humanitaires (l'épidémie de choléra de 1867 qui a fait 110 000 morts y est pour quelque chose). Il fonde bientôt la Société des missionnaires d'Afrique (les Pères blancs) et les Sœurs missionnaires de Notre-Dame-d'Afrique (les Sœurs blanches).

En 1880 il devient une figure de proue de la lutte contre l'esclavage qui sévit notamment dans le Proche-Orient et dans des contrées d'Afrique. Il obtient que le Vatican prenne activement sa part dans cette croisade.

Devenu cardinal et primat d'Afrique il va s'employer à concilier les positions respectives de l'Etat républicain qui vient d'être instauré et de l'Eglise catholique notamment dans l'affaire des congrégations.

Le 12 novembre 1890, c'est un coup de tonnerre lorsque devant les officiers de l'escadre française en escale à Alger, il porte le fameux toast qui est immédiatement traduit comme une acceptation du régime républicain.



Robert RANDAU

*Mustapha (Algérie) - 1873
Alger - 1950*

**administrateur
de communes mixtes
écrivain à l'origine
du mouvement Algérianiste**

Robert RANDAU, de son vrai nom Robert ARNAUD est né le 16 février 1873 à Mustapha près d'Alger où sa famille vit depuis 1844.

Le grand-père était Spahi, le petit-fils fréquente le lycée d'Alger ; il obtient ensuite sa licence en droit avant de suivre les cours de l'Ecole des Sciences Politiques à Paris ainsi que ceux de l'Ecole Coloniale dont il sort major. Il parle couramment l'arabe.

En 1898 il passe avec succès les concours d'adjoint des communes mixtes et celui d'interprète. D'abord détaché aux Affaires Indigènes, il sera le chef du service des Affaires musulmanes du Gouvernement Général jusqu'en 1913.

Ses missions, parfois risquées, l'ont aussi mené en Afrique : à Tombouctou, au Soudan, au Mali où son ami Coppolani sera assassiné.

« Africain » et « Algérien », en tout cas homme d'action, il fera de « l'effort » l'une des exigences majeures de sa vie. Cette exigence, il la prête aux personnages de ses romans qu'il nourrit aussi de ses observations et de ses expériences.

En effet Robert Randau tient à jour ses carnets de route ; il fait des croquis des villages, des outils, des monuments, mais il se montre dédaigneux de l'exotisme facile, si répandu en métropole lorsque l'on écrit sur l'Algérie. Sa plume saisit la vie d'une scène de rue, les types humains, et révèle l'intérêt qu'il porte « aux bâtisseurs » et aux « défricheurs ».

Son écriture de profusion, travaillée, savante, qui surprend à notre époque, s'accorde aux excès de la lumière et des couleurs de l'Algérie en construction dans laquelle il est enraciné.

Avec lui se prépare et s'affirme la prise de conscience de ce « mouvement littéraire Algérianiste » dont il sera une des figures emblématiques, même si c'est son ami Jean Pomier qui lui donnera son nom.

En 1921 il fonde une « Association des écrivains algériens » qui décerne un prix littéraire et crée la revue « Afrique »

Il décède le 4 août 1950 à Alger.



Paul ROBERT

*Orléansville (Algérie) - 1910
Mougins - 1980*

lexicographe

Paul ROBERT a un curieux destin.

En effet, c'est celui de ce fils d'exploitant agrumicole qui après un parcours scolaire classique dans sa ville natale et au lycée Bugeaud d'Alger, puis de solides études juridiques, il se retrouve au barreau d'Alger.

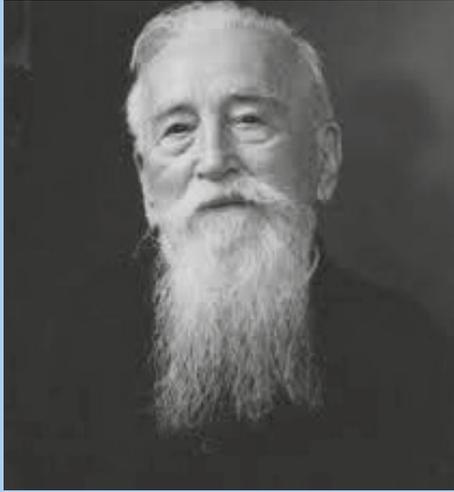
C'est à la demande de son père et pour lui servir d'interprète qu'il participe à un voyage d'étude en Californie. Cet état des U.S.A. a en effet développé une culture des agrumes particulièrement innovante qui pourrait être introduite en Algérie. C'est la difficulté qu'il rencontre à traduire avec précision les termes anglais et espagnols d'agronomie qui lui fait prendre conscience de la nécessité de pouvoir recourir à un outil d'une logique nouvelle qui, par analyse, permettrait de regrouper les mots selon les notions et les idées qu'ils recouvrent.

Installé à Paris où il obtient une agrégation de droit, il va désormais consacrer sa vie à l'édification d'une lexicographie originale articulée autour de cette logique. Elle bouleverse cette discipline au point d'être étudiée et adoptée dans des pays étrangers.

Encouragé notamment par les écrivains André Malraux et Georges Duhamel et par le normalien agrégé de lettres Georges Pompidou, assisté par une équipe de spécialistes qu'il a constituée personnellement, il s'investit entre 1953 et 1964 dans la rédaction des six volumes de son indispensable « *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* ».

Ce travail gigantesque qui fait l'objet d'un supplément en 1970, est reconnu par l'Académie française.

Il impose aujourd'hui et plus que jamais sa logique dans un domaine plus que jamais complexe du fait des progrès technologiques auxquels doit s'adapter le monde entier.



Vital RODIER (Frère Clément)

Malvieille (Puy de Dôme) - 1839

Misserghin (Algérie) - 1904

**religieux
botaniste**

Vital RODIER, en religion frère Marie-Clément et communément appelé **frère Clément**, est un religieux catholique français, né le 25 mai 1839 à Malvieille, un hameau de la commune de Chambon-sur-Dolore dans le Puy-de-Dôme, et mort le 20 novembre 1904 à Misserghin en Algérie.

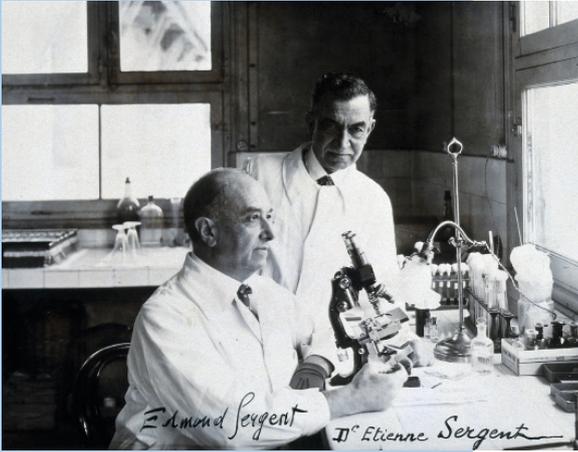
A treize ans, il rejoint la communauté des chartreux à la chartreuse de Valbonne, où l'un de ses oncles est prieur.

Après deux ans d'études, sa santé fragile ne s'accommode pas aux exigences du Consuetudines Cartusiae qui régit la vie de l'ordre. Il suit alors en Algérie un oncle paternel, André Rodier, dans une communauté des Petits Frères de l'Annonciation qui s'occupe d'un orphelinat établi depuis 1849 à Misserghin, localité située à 21 kilomètres au sud-ouest d'Oran.

Dépendant de l'évêché d'Oran, l'orphelinat est installé dans une ferme qui comporte de nombreux ateliers pour la formation des orphelins au milieu d'un terrain de plusieurs centaines d'hectares. Vital Rodier prononce sa profession simple dans cet institut le 31 mai 1859, puis ses vœux perpétuels le 13 novembre 1866 et prend le nom de frère Marie-Clément.

Le frère Clément, ainsi qu'on l'appelle plus couramment, a appris dans sa famille à s'occuper des arbres et des plantes. Il va ainsi s'occuper du jardin et des plantations de l'orphelinat : il y plante de la vigne sur 35 hectares, une roseraie rassemblant six cents variétés de roses et installe une pépinière d'une vingtaine d'hectares qui compte de nombreuses essences d'arbres et d'arbustes qui sont vendus aux cultivateurs de la région. On lui doit l'introduction en Algérie de plusieurs centaines d'espèces d'arbres forestiers, fruitiers ou d'ornement. Le frère Clément se livre à des expérimentations de greffes sur plusieurs plants différents et s'intéresse également à la climatologie, relevant la température moyenne et la pluviométrie pendant près de 40 ans.

L'invention de l'agrume qui porte son nom la Clémentine, après s'être dans un premier temps appelé « mandarinette », lui est unanimement attribuée.



Edmond et Etienne SERGENT

Edmond :

Philippeville (Algérie) - 1876
Andilly (95) - 1969

Etienne :

Mila (Algérie) - 1878
Alger - 1948

médecins biologistes

Edmond SERGENT est né le 23 mars 1876 à Philippeville en Algérie.

Il commence ses études de médecine à Alger, interne à l'Hopital Mustapha en 1896.

Pendant 10 ans il va passer la saison des fièvres (été et automne) en Algérie et le reste de l'année dans le service du docteur Roux à l'Institut Pasteur à Paris.

Ce médecin parasitologue français est connu pour ses travaux sur le paludisme en Algérie, et ses nombreuses publications et recherches, notamment sur le rôle du pou comme vecteur de fièvre récurrente. Ses travaux sont souvent faits en collaboration avec son frère Étienne Sargent.

Etienne SERGENT est né le 13 août à Mila en Algérie.

Biologiste, il participe avec son frère Edmond à l'installation d'une mission permanente de l'Institut Pasteur en Algérie.

En 1900, le docteur Roux charge de mission en Algérie, Edmond et Étienne à la découverte du rôle des moustiques dans la transmission du paludisme et d'en tirer des enseignements pratiques applicables à la prophylaxie de la maladie.



Eugène SHEER

Birkadem (Algérie) - 1855
Belcourt (Algérie) - 1893

instituteur
inspecteur général
des Ecoles indigènes
médaille d'or de l'Académie

Eugène SHEER est né le 31 janvier 1855 à Birkadem, près d'Alger, dans une famille originaire d'Alsace qui comptait neuf enfants.

Entre 1871 et 1874 il fréquenta l'Ecole Normale d'Alger créée en 1866. Il fut nommé instituteur à Fort-National en 1876. Attaché à son héritage français, il fut aussi passionnément curieux de l'Algérie qu'il parcourut en tous sens, et des hommes de ce pays dont il partageait l'origine.

Il pratiquait les dialectes arabes et berbères, lisait le Coran dont il était capable de débattre longuement dans les douars et les villages dont il étudiait les mœurs et les coutumes.

C'est en pragmatique et en homme d'action qu'il aborda la question de la scolarisation des enfants qui vivaient dans les montagnes, la steppe, les villages haut perchés de Kabylie, ou qui suivaient les caravanes du Sud.

Il adapta l'apprentissage de la lecture, les illustrations des manuels et les règles de morale en fonction de l'environnement des jeunes indigènes car, pour lui, il ne suffisait pas d'apprendre à lire et à écrire en français, il s'agissait de former des personnalités autonomes et honnêtes, capable d'assumer leurs vies et celles de leurs familles.

Travailleur infatigable, il s'intéressa à tout ce qui concernait l'école y compris la construction des bâtiments. Ce fut un adversaire des théoriciens parisiens et ses idées ont largement inspiré des hommes aujourd'hui plus connus que lui, comme le recteur Jeanmaire.

Il devint très jeune un inspecteur exigeant, n'hésitant pas à parcourir de longues distances à dos de mulet pour contrôler une école isolée du bled et le travail de son instituteur.

C'est au retour d'un périple d'un millier de kilomètres dans le Sahara, suivi d'une mission en Kabylie durant l'hiver, qu'il mourut d'épuisement à 37 ans.



Nafissa SID CARA

*Saint Arnaud (Algérie) -1910
Paris -2002*

**professeur de lettres
femme politique**

Nafissa SID CARA est la fille d'un instituteur, musulman pratiquant, admirateur de l'émir Abd el-Kader partisan d'une modernisation de l'Algérie.

Elle est la soeur du futur docteur Chérif Sid Cara qui sera secrétaire d'Etat à deux reprises sous la 4^{ème} République.

Après une scolarité studieuse, Nafissa intègre l'Ecole Normale de Constantine dont elle sort institutrice.

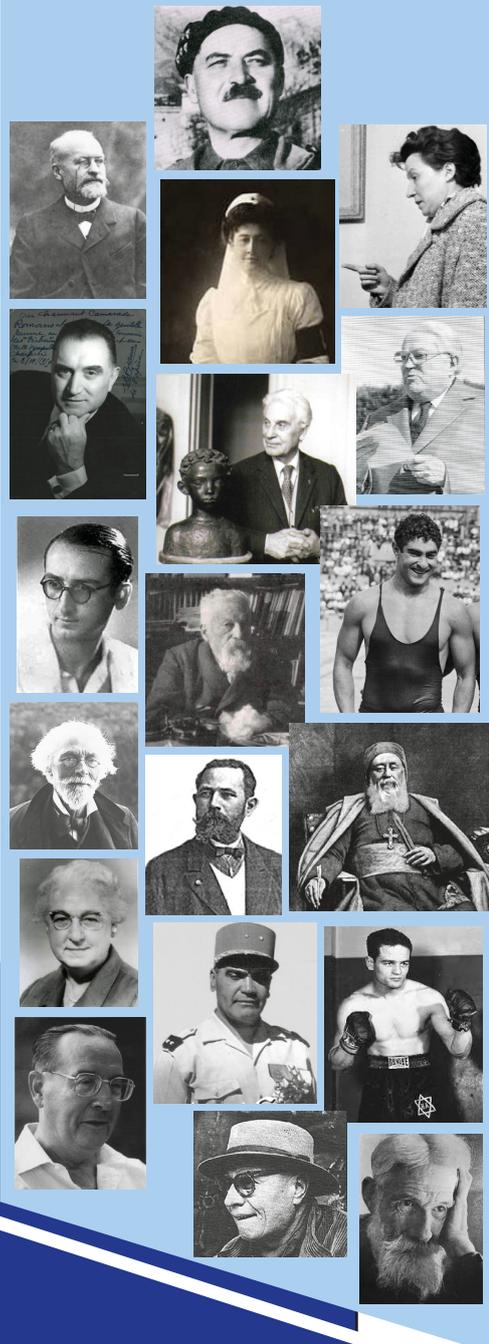
Elle est affectée plus tard à Alger dans un lycée technique comme professeur de lettres. C'est alors qu'elle s'investit dans le mouvement « *Solidarité* » qui prône l'émancipation de la femme musulmane.

Le 30 novembre 1958, elle est élue députée d'Alger, et rejoint le groupe parlementaire « *Unité de la République* ».

Le 23 janvier 1959 elle entre au gouvernement de Michel Debré avec le portefeuille de « secrétaire d'Etat chargée des questions sociales en Algérie et de l'évolution du statut personnel de droit musulman ».

Le 4 février 1959, elle signe l'ordonnance qui dispose que désormais les mariages musulmans devront être contractés par consentement verbal libre des deux époux.

Elle sera de tous les cabinets ministériels jusqu'en 1962, date à laquelle sa fonction spécifique n'aura plus lieu d'être, le statut personnel des populations musulmanes n'étant plus de facto une affaire française.



De très nombreuses autres personnalités qui ont contribué à la grandeur de la France, à son oeuvre en Algérie et son rayonnement peuvent également être citées.

Cette liste n'est pas exhaustive.

ARNAUDIES FERNAND	GSELL STEPHANE
BACONNIER HENRI	HALIMI ALPHONSE
BAÏLAC GENEVIEVE	ISMAN MARCEL
BELMONDO PAUL	JARRIGE ALBERT
BEN SEDIRA BELKACEM	JEANNEL JULIEN FR
BERTHERAND EMILE-L	Maréchal JUIN ALPHONSE
BETON JEAN-CLAUDE	Monseigneur LACASTE BERTRAND
BIANCO RENE	LAOUST GERMAINE
de BOURGOING INES (Mme LYAUTEY)	LAVERAN ALPHONSE
BROUTY CHARLES	LAVIGERIE CHARLES
CAMPS GABRIEL	Père LEVACHER
CAPDECOMME LAURENT	Maréchal LYAUTEY
CERDAN MARCEL	MAILLOT FRANÇOIS CL
CHARLOT EDMOND	MARCAIS GEORGES
CHELLIER DOROTHEE	MARCAIS WILLIAM
de FOUCAULD CHARLES	MILLON AUGUSTE
DEVOULX ALBERT	NAKACHE ALFRED
DJEBBOUR AHMED	PICON GAËTAN
DUCELLIER GILBERT LEON	Docteur POUZIN
ESQUER GABRIEL	RAFA AHMED
FALCONE PIERRE (PAPA)	SAINT-LAURENT YVES
FEUILLET MARIE	SADOK HADJ
GAUTIER EMILE-FELIX	SARAILLON BENJAMIN
GEISER JEAN	SCHIAFFINO LAURENT
GISCARD JEAN-JACQUES	Docteur SID CARA CHERIF
GOTVALLES ALAIN	TRABUT Louis Charles